Document généré le 25 avr. 2024 12:12

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le train de l'immobile

Claude-Emmanuelle Yance

Numéro 27, hiver 1985

Poésie en quinconce

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15327ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Yance, C.-E. (1985). Le train de l'immobile. *Moebius*, (27), 59–63.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CLAUDE-EMMANUELLE YANCE

Le train de l'immobile

Le train de tous les jours, 10h22.
L'absence dans ma tête, l'odeur, les bruits trop habituels.
Je monte.
Personne n'a bougé. Le train est lancé.
Je m'assoupis, regard vers l'intérieur. Presqu'une heure, du temps au chaud dans mes idées. L'arrière-présence.
Ce qu'elle a dit ce jour-là, son geste à lui, tiens j'ai oublié, là. Il faudrait... mais non, il est parti, ce sera
Il pourrait se pousser un peu vers la fenêtre et laisser plus de place à la petite fille à côté. Mais il dort.
C'est un pantalon comme celui-là que je voudrais.
Oui, et alors qu'est-ce que je lui dirai si?
Image d'il y a cinq ans, c'était la même chose. Lui n'y était pas. Elle
J'avais dit que je ferais ce voyage pour la voir.
Je croyais que je ne m'habituerais jamais à ces tunnels, je ne remarque même plus. Noir tout autour. Et si on coupait le courant? Ca arrive. C'est vrai que la semaine dernière je ne suis rentrée qu'à la nuit tombée. Il y a moins de monde ce matin.
Quelques places libres.
Tiens, des cheveux roux. Je n'aime pas d'habitude mais ceux-ci...
Deux minutes encore et ce sera La Défense. Je voulais venir juste pour m'y promener. Il faudra que je demande à
Oui mais
Au début, ça me semblait différent, maintenant

Bon, on repartira dans vingt secondes. Bizarre que personne ne descende. C'est vrai que les gens qui travaillent ici sont arrivés depuis longtemps.
Quelle tête celui-là. Un masque d'immobilité. Serait intéressant de savoir ce qui défile dans l'arrière-pays des gens.
Tout ce que je peux faire, c'est prendre un de ces corps, l'animer d'images que j'invente
Mais
Combien de temps encore? Rapides ces trains. On va bientôt faire surface.
Lui, il dort toujours. Sûr de se réveiller au bon moment, je suppose.
Il faudrait que j'écrive
Je ne sais pas si elle est aveugle, elle a un drôle de regard fixe. Sa main sur le genou de l'homme qui dort.
Peut-être.
Comme sur un chien qui la guiderait.
Petit visage fin.
En tous cas, ses paupières ne battent pas.
Une enfant aussi sage.
Qui ne bouge absolument pas.

Et de là, comme irradiant,
l'immobilité.

L'homme qui dort toujours,
qui n'a pas changé de position une seule fois dans son sommeil.
pas le moindre frémissement de la paupière ou de la lèvre.
Puis la femme aux cheveux roux.
Elle aussi.
Son corps un peu affaissé. Sans ressort.

Je me fige aussi.
Seulement mon regard qui glisse. Avec précaution.
L'homme et son masque. La petite vieille. L'homme à côté.
L'autre en face.
Rien.
Immobiles.
Tous.

Je les regarde tous. Tous assis. Aucun mouvement de tête, d'épaules. Aucune paupière ne bat.
Et derrière, la même chose.
Une main posée sur le rebord de la fenêtre, une main qui tient un sac, une main serrée sur un journal.
Les visages droits, ailleurs.
La peau tendue. Aucune nécessité à la peau de frémir.

Personne ne s'est levé pour descendre. Personne ne descendra.
Le train à toute vitesse, encore dans le noir. Qui continue trop longtemps.
Par rapport à eux tout se met à être excessif.
Et
Bouger? Difficile.
Comme si
c'était quelque chose d'anormal.
Ou alors je vais me pétrifier comme eux.
Je me lève doucement. Je passe entre les jambes. Pas de têtes qui se tournent, de jambes qui se plient un peu plus pour laisser passer.
Alors, ils sont bien
je ne sais pas
Morts, ou
Mais se tenir si droit.
des regards si réels, lointains mais réels.
De cire peut-être.

Des mannequins.
Un jeu. Un film. Un
Je touche.

Et la petite fille se défait
Sans bruit
s'évanouit
comme soufflée de l'intérieur
Implosée
Muettement.

Le froid.
L'air tranchant dans la gorge.
Surtout ne plus toucher personne.
Descendre

Dès que le train s'arrêtera. N'importe où.
Je ne sais pas ce que c'est
Mais descendre.

Je m'accroche au loquet.
Plus vite le train. Toujours le noir. Je ne regarde que le noir.
Impossible de penser.
L'intérieur éparpillé, fou, se cognant à toutes les portes.
J'ai peut-être hurlé.
Je parle maintenant, n'importe quoi, à voix basse.
Plein de mots qui se bousculent, s'enchaînent, s'enchaînent
A voix basse
Impossible autrement dans ce train de corps immobiles, ni morts ni mannequins.
et je parle, je parle
et je me retourne et je parle et je les regarde et je parle, je parle et je

Comme une décharge de gros yeux
des boulets, dilatés sur fond d'immobile.
Mais
et tout à l'heure, alors?
Coupé le flux de mots
je tente de m'accrocher,
en silence.
Alors les regards se détachent
retournent au vide.
Je ne veux pas les toucher mais je passe devant eux, j'agite une main devant leurs yeux, deux fois, cinq fois.
Rien. Leur vide.

Je m'assieds devant lui, terriblement fatiguée, dégoûtante de peur.
Comment faire?
Il y a bien un moyen de faire lever à nouveau ces yeux morts.
Je cherche sur son visage. Il est beau. Je voudrais toucher.
Alors je me mets à lui parler
à lui, pour tous les autres

il le faut bien,
des hommes, mannequins ou morts
qu'importe
il faut bien qu'on leur parle,
il ne me reste que cela

C'est venu de si loin
que je n'ai pas dû m'en rendre compte tout de suite
une petite ombre dans ses yeux s'est mise à bouger. A peine.
Puis de plus en plus sûrement.
Je voudrais tendre la main pour l'ancrer.
J'ai peur qu'il meure tout à fait.
je tiens son regard par mes lèvres
j'ai peur que la parole s'arrête de sortir de moi
j'ai si peur de le perdre

que je pose ma main sur la sienne.

Il a juste serré un peu.

Il n'est pas mort.